

ASSOCIÉS GABRIÉLISTES

N° 37

Janvier 2021



SOMMAIRE

- 2 Éditorial
- 3 Frère et amis décédés
- 9 Tricentenaire de l'arrivée de Marie-Louise à Saint-Laurent
- 16 Expressions des uns et des autres

Éditorial

Bonjour,

Nous voici à la fin de l'année 2020... Une année de joies et de peines, comme toutes les années que Dieu fait. Peut-être pour beaucoup de gens, une année plus difficile surtout depuis le 17 mars, quand le mot de confinement s'est traduit en réalité... Avec tout ce que le Covid-19 a provoqué. Pour des familles restera le souvenir de la perte d'un grand-père, d'une grand-mère, d'un ami... Tous, nous en connaissons dans notre entourage. Les Frères de Saint-Gabriel ont été touchés au Canada, en Espagne et en France. Notre association a aussi été touchée par le décès du papa du frère Christian Bizon.

Mon premier vœu pour 2021 sera de voir la fin de cette pandémie, afin que la vie redevienne comme avant, sinon différente et plus belle. Cet espoir peut se réaliser, à condition que tout le monde accepte le protocole des contraintes sanitaires, ce qui n'est pas assuré, quand on entend des gens criant à la dictature ou ridiculisant certaines contraintes. Souhait aussi qu'un vaccin vienne vite

détruire l'influence de ce virus qui a été capable d'arrêter la planète. Espérons et prions.

Malgré cela, nous avons vécu un Noël différent sans doute des précédents, au moins par les rencontres familiales devenues difficiles et réduites. Ce qui n'a pas empêché le Noël commercial toujours aussi présent. Le pauvre Jésus, le héros de Noël, doit regretter que la belle fête de notre enfance soit de plus en plus étouffée par sa rivale, celle du père Noël et du commerce... Une fête bien païenne. Dieu merci, malgré les contraintes sanitaires, l'Église a tout fait pour que des célébrations puissent avoir lieu et que le chant des Anges soit encore entendu : « Gloire à Dieu au plus haut des cieux et paix sur la terre aux hommes qu'il aime. » À la réception de ce bulletin, l'année est déjà bien entamée. Je vous redis mes vœux de santé, de paix, de bonheur... et si c'est nécessaire de patience et de courage. Que ces vœux soient éclairés par la prière. Que cette fleur de la passion vous redise notre amitié.

**Jean-François et Arlette Poirier,
F. Louis Le Floc'h**



Frère et Amis décédés



depuis juillet 2020

Cette année, la liste des frères et des amis décédés est longue. Les notices nécrologiques ont été publiées dans la lettre circulaire *Nouvelles de Saint-Gabriel*, numéro 33. Aussi, je ne reviens pas sur cette liste publiée sur 20 pages. Comme vous recevez – sauf les personnes non ex-frères – cette lettre circulaire, je me contente de publier les notices de nos associés défunts : Joseph Duclos et Jean Lebrun. J'y ajoute le papa de frère Christian Bizon, lui aussi associé. Son papa m'était très proche depuis 1965 (il y a 55 ans), et en plus pour moi et pour mes parents un très grand ami. J'ajoute aussi un ancien frère, Bernard Guillemand, qui faisait partie de la liste des correspondants de la lettre circulaire annuelle, dont l'épouse vient de me faire savoir le décès en juillet 2018.

Je commence par le frère Joseph Botton, décédé depuis la parution de la lettre circulaire.

Frère Joseph Botton



décédé le 14 décembre 2020, à 86 ans.

Joseph est né en 1934 au Boupère, dans le haut-bocage vendéen dans une famille d'agriculteurs de quatre enfants. Joseph, le benjamin de la famille n'a que quatre ans quand son père meurt rapidement suivi



de quelques mois par la maman. Les enfants de 4 à 11 ans sont élevés par les grands-parents. Une famille très chrétienne ; les trois garçons sont entrés dans la vie religieuse : deux garçons, après avoir travaillé un peu à la ferme avec le grand-père entrent chez les missionnaires du Sacré-Cœur d'Issoudun et Joseph sera dirigé vers La Tremblaye. Un peu étonnant que les trois garçons deviennent religieux. Le bulletin paroissial du Boupère a parlé du décès du papa Botton qui serait mort en priant : « Mon Dieu, je vous offre ma vie pour qu'il y ait beaucoup de prêtres au Boupère. ». Pourquoi pas ! La seule sœur de Joseph s'est mariée. Aussi, grâce à elle et à ses neveux et nièces, Joseph a connu une vie familiale heureuse à laquelle il était très attaché.

La Tremblaye, Saint-Laurent, Le Boistisandeau. Joseph prononce ses premiers vœux en septembre 1953. Après le scolasticat de La Mothe-Achard, durant 10 ans, il sera enseignant en primaire, d'abord à Parthenay (quatre ans), aux Herbiers (six ans). Une vie d'éducateur. Joseph savait écouter, conseiller, aider, apaiser.

En 1964, le frère enseignant va être appelé à Chantonnay, comme surveillant, puis comme économe. Nouvelle étape de sa vie qui commence au service de l'administration : Chantonnay (trois années), Les Herbiers (CEG, secrétaire et économe, quatre ans), Avrillé-La Garde (quatre ans – économe au CFP).

Après le second noviciat à Rome en 1975, il rejoint Libreville (Gabon) pour un bref temps, à l'imprimerie. Il revient à Avrillé (trois ans), toujours comme économe.

Ce sont 15 années de missions particulières qui viennent de le préparer pour une nouvelle obédience dans laquelle il va rayonner sans rien perdre de sa simplicité, de sa générosité, de sa joie de vivre et durant laquelle, il va se révéler avec toute sa profondeur d'âme et d'humanité.

En septembre 1980, il est nommé comme directeur et supérieur de la communauté Montfort de La Hillière à Thouaré-sur-Loire. Sa vie sera active avec régularité et fidélité : vie d'ouverture au diocèse, vie d'accueil et d'écoute, vie de service total.

Il a été le grand responsable de La Hillière-Accueil durant 40 ans. Que de sessions, de retraites, de groupes reçus... « Cela a été pendant de nombreuses années la mission de la communauté. Qui dit accueil dit disponibilité. 7 jours sur 7. L'accueil, c'est avant tout, l'oubli de soi et le service des autres, toujours et en toutes circonstances. Et si la maison de La Hillière-Accueil avait bonne réputation, cela était dû à son cadre exceptionnel : espace, silence... sans doute, mais aussi et surtout par la qualité de l'accueil réservé aux visiteurs, retraitants, groupes en formation.

Tous ses frères de la communauté ont dit ses grandes qualités, certainement renforcées par sa vie spirituelle, discrète mais très riche. « La maison avait la chance, une grande grâce en la circonstance, d'avoir le père Auguste Albert, comme aumônier, aumônier permanent qui vécut comme un frère parmi ses frères, prenant part, lui aussi à la mission de la communauté. »

Frère Joseph avait les pieds sur terre, mais il avait la ceinture aux reins, le tablier de service noué, les cordons de la bourse, la vision d'un bon gestionnaire, le carburant de la prière, le soutien de la communauté, la confiance de tous, la joie des gens simples, la rigueur d'un responsable, la tendresse d'un père et d'un ami.

D'après la notice nécrologique des FF Claude Marsaud et Christian Bizon

Je me permets d'ajouter ma petite touche personnelle, ayant aussi bénéficié de l'accueil remarquable de Joseph Botton. Ayant créé la maison d'accueil en 1974, lors de la fermeture de la maison de formation et ayant accueilli l'aumônier, le merveilleux père Auguste, j'ai été heureux de voir La Hillière-Accueil, plus dynamique et plus efficace que ce que j'avais créé. Le F. Joseph en est véritablement le vrai créateur. Je lui en suis ainsi très reconnaissant pour l'accueil fait à ma famille nantaise et bigoudène, lors de deux mariages.

F. Louis Le Floc'h



Joseph est né à Berné (Morbihan) en 1935. Il fait sa formation à l'Île Chevalier, puis à Saint-Laurent, à La Hillière et à La Mothe-Achard, en 1954-1955. Je fus un de ses compagnons et amis au cours de ces années. Joseph était un gars sportif et costaud. À La Hillière, comme nous étions le premier groupe, nous avons dû faire face à beaucoup de travaux (la cour, le jardin, les allées). Au scolasticat, j'ai participé avec lui et trois ou quatre autres élèves de l'école d'agriculture, à un relais dans le bourg d'Aizenay. Épique ! Comme un aller-retour de La Mothe-Achard à Bretignoles dans la journée suite à un pari. Chose qui n'avait pas trop plu à notre cher directeur !

Il enseigna d'abord à Messac (deux ans), à Roubaix (un an), Il fait son service militaire à Sarrebourg puis en Algérie (1958-1960). Il revient enseigner à Roubaix (deux ans), puis à Vallet (deux ans), à Baud (deux ans), et enfin au Guilvinec (deux ans), avant de quitter l'Institut. Marié à Marie-Louise (devenue une associée fidèle et dévouée), Joseph va enseigner à Lanester et se dévouer corps et âme pour les jeunes. Le couple s'établit à Guidel dans un bel endroit et aura quatre garçons, dont trois feront d'eux plus tard d'heureux grands-parents.

Après plusieurs années de silence (hélas, autrefois, la congrégation avait du mal avec les frères qui avaient quitté), dans les années 1995, nous nous sommes rencontrés, comme anciens de l'Île Chevalier avec Joseph, Jean Péron, Hubert Kervévant, Henry Pérennou... pour des premières rencontres à Sainte-Anne d'Auray, au Folgoët, De ce groupe, aidé de Marcel Donnart, Marcel-Yves Le Gall, Paul David, Raphaël Chailleux, Paul-Henry Bonhomet, de moi-

même, est née la grande réunion de juillet 2000. De là sortira notre association. Joseph en sera le secrétaire général et le créateur et compositeur de notre bulletin. Il le fera pendant 12 ans, soit 24 numéros. Nous en sommes au numéro 37. Joseph fit un travail remarquable.

Lors de sa sépulture à Guidel, le 25 août, j'ai tenu à le remercier au nom de l'Association gabriéliste « Joseph fut un des nôtres durant près de vingt ans, comme juvéniste, novice, scolastique et frère de Saint-Gabriel. De cette formation et de son engagement sont restés un profond sens spirituel, une foi profonde, un amour de l'Église, le goût des beaux cantiques bretons qu'il a fait éditer. Lors de sa rencontre avec le pape Jean-Paul II, au Vatican en 2001, il put lui offrir le CD de sa composition.

Mon merci est pour Joseph, l'un des fondateurs de notre association gabriéliste qui groupe quelques frères et de nombreux anciens frères et leurs épouses depuis vingt ans pour continuer à vivre une amitié

de soixante-dix ans. Joseph fut le secrétaire général et surtout le rédacteur et compositeur de notre revue semestrielle durant douze années. Vingt-quatre revues bien rédigées, riches de textes, de photos et d'amitié, grâce à sa compétence, sa rigueur et son ordinateur.

Il fut aussi très présent sur les lieux montfortains, ayant à cœur de promouvoir les valeurs que le P. de Montfort avait voulu faire vivre aux chrétiens de l'ouest de la France et qu'il nous a léguées. Nos rencontres à Montfort, à Saint-Laurent, à La Rochelle, à Saumur, à l'Île d'Yeu, à Poitiers restent de grands souvenirs, tout comme les grandes rencontres à Saint-Laurent en 2000, 2006, et 2015, dont Joseph fut l'un des organisateurs.

C'est un grand merci que je formule. Merci Joseph pour ce que tu as apporté aux gabriélistes par ton service, ton courage, ta patience et la grande amitié que tu as montrée à tes anciens camarades depuis plus de vingt ans. »

Joseph était un rassembleur.

Aussi, j'ai choisi cette photo d'une de nos nombreuses rencontres des responsables de notre association à Combrit.



Jean Lebrun



Jean était un ami très cher. Né en 1954, près de Dangé-Saint-Romain dans la Vienne, Jean a passé son enfance à la ferme à Buxeuil au nord de la Vienne. J'ai connu la famille Lebrun dès les années 1968, ayant son frère Roger en formation à La Tremblaie, puis à La Hillière en 1971, où Jean est aussi venu faire l'année de formation communautaire, après son séjour à La Tremblaie où il a suivi une formation professionnelle à Beaupréau. Aussi, j'ai fréquenté la famille Lebrun avec beaucoup de plaisir et d'amitié. Chez eux je retrouvais ma Bretagne natale. Son père travaillait à l'école des frères, à Dangé.

À La Hillière, Jean et moi, nous avions des relations de grande amitié dont je me souviens très bien. J'ai le souvenir d'un voyage commun à Boquen, car j'étais très intéressé par la recherche d'Église initiée par le moine Bernard Besret, recherche qui ensuite a pris malheureusement fin (certainement un peu trop nouvelle, imprudente et solitaire). Jean m'accompagnait avec quelques jeunes avant d'aller à Combrit chez mes parents.

Après l'année de formation de La Hillière, comme tous les jeunes de cette époque, nous leur propositions, une année dans une communauté et un travail. À ma suggestion, Jean avait choisi un an à Saint-Gabriel de Pont-l'Abbé comme surveillant au pair, vivant en communauté avec les frères à Loctudy. D'où son amour pour le Pays bigouden

J'ai suivi ensuite le parcours de Jean après son mariage avec Brigitte, rencontrée dans un stage de l'UFCV. Et nous sommes restés de grands amis, nous rencontrant à Saint-Laurent ou chez eux à Thuré.

Trois enfants leur sont nés : Frédéric, Aurélie, et Aurore qui leur ont donné d'adorables petits-enfants.

Sa première formation professionnelle lui a permis

d'entrer dans l'industrie à Châtelleraut, puis à Naintré ; il a travaillé chez Brionne Industrie. Il était responsable des méthodes, achats, livraisons, relations clients. Il était le numéro deux de l'usine qu'il a fait prospérer alors que celle-ci était en perdition depuis plusieurs mois. Jean était très pro et travaillait d'arrache-pied, ne comptant pas ses heures et sa fatigue.

En vue de leur retraite, Jean et Brigitte ont acheté un terrain à Loctudy et construit une belle maison dans le quartier de Kerrouyen. C'est là qu'ils se sont établis en 2017. Un grand bonheur pour eux. Hélas, dès l'année suivante, la maladie est venue gâchée cette retraite si bien commencée avec l'amour d'un joli jardin et une bonne intégration dans le hameau. Courageusement Jean et Brigitte ont fait face avec des moments d'espoir et des moments de doute. Après ce qui semblait une rémission en 2019, la maladie a repris à l'été 2020. Juste avant, début juillet, avec tous les espoirs permis, j'ai été heureux, comme souvent, de le rencontrer au moment où Jean et Brigitte recevaient leurs petits-enfants. Je suis parti dans l'espoir de revenir le voir. Hélas !!!

Lors de la célébration religieuse à l'église Saint-Armel d'Ergué, j'ai tenu à dire l'affection que je lui portais et les qualités de cœur et d'ouverture ainsi que le courage dont il avait fait preuve dans sa maladie et redire toute notre amitié à Brigitte. Une belle célébration de foi et d'espérance.

Joseph Bizon



décédé le 10 novembre 2020, à 95 ans.

Papa de frère Christian, Joseph à 95 ans a été victime du Covid-19, dans la maison de retraite du May-sur-Èvre, où il se trouvait depuis quelques années avec son épouse Marie-Thérèse.

J'ai souhaité que notre petit bulletin – qui ne parle pas habituellement des décès de nos proches – fasse mention de la mort du papa de Christian.

Depuis 1965, il y a 55 ans, j'ai connu la famille Bizon, les parents, même les grands-parents et bien sûr les quatre enfants, la ferme du Pas Mortagnais à Saint-Léger-sous-Cholet. Christian ayant été mon élève à Saint-Laurent, novice à La Hillière, puis en communauté avec moi à la rue de la Mitrie à Nantes, puis à Pont-l'Abbé... c'est dire que ma vie a été mêlée à la sienne et évidemment avec ses parents. Et que dire des moments de joie et de peine : les vœux perpétuels de Christian, les mariages de ses deux sœurs et de son frère, les sépultures de sa sœur, de son beau-frère... Les rencontres de nos deux familles à Combrit, à Nantes, à Pont-l'Abbé et à Saint-Léger. Nos deux familles s'étant liées d'amitié, une amitié de très longue date.

Le décès du papa Bizon, en plein durant le confinement m'a empêché cette fois-ci de partager la peine de la maman, de Christian et des enfants et petits-enfants.

Voici le texte de Christian qui se trouve au dos de cette belle image :

Joseph faisait partie de ces hommes dont le destin était lié à un endroit du monde. Pour lui c'était "son " Pas-Mortagnais.

Comme les grands chênes de sa ferme, il avait des racines profondes pour s'ancrer à la terre et de hautes branches pour s'élever vers le ciel. L'amour de la nature lui avait appris qu'il existe un ordre des choses et une sagesse à acquérir. Il y a une mystérieuse parenté entre le monde paysan et la prière. En le voyant vivre, on pressentait qu'il avait une grande force intérieure.

Les circonstances du décès du papa Bizon au moment des contraintes sanitaires très poussées dans les maisons de retraite et Ehpad ont été mal vécues par les enfants et petits-enfants. Une des petites filles de Joseph Bizon s'est exprimée pour dire sa peine et son incompréhension. « Comment tolérer une telle fin de vie ? ». Voici une partie du texte d'Eva, paru le 20 décembre dans *Le Courrier de l'Ouest*. C'est un cri où il y a de la colère, de l'incompréhension, sans remettre en cause le personnel « bienveillant et compréhensif ». Eva est psychologue-clinicienne.

Voilà un mois que mon grand-père s'en est allé, emporté par ce virus, qui sépare ceux qui s'aiment, qui esseule ceux qui souffrent, qui interdit le rapprochement des corps et les embrassades. Comme on souffle une bougie, il s'est éteint. Ses derniers jours lui ont été volés, et nous-mêmes, ses proches avons été privés de lui, de ses derniers instants, et même de son visage endormi, son cercueil étant déjà scellé. Cela faisait des mois qu'il se lassait de la contrainte et de la solitude imposées.

Lui et ma grand-mère avaient la chance d'être à deux, voisins de chambre depuis quelques années, toujours complices, à grignoter, à se tenir compagnie en silence ou non, à trinquer en cachette et à cultiver les fleurs du petit balcon. Il y eut ce premier confinement, qui agaçait mon grand-père : « Je suis prisonnier, alors que je n'ai rien fait de mal ! » Nous lui manquions beaucoup, lui qui aimait recevoir des visites tous les jours, de ses enfants, petits-enfants, arrière-petits-enfants. Ces derniers, il n'a jamais pu les revoir, les visites des jeunes enfants étant proscrites, eux qui amènent pourtant la chaleur et la vie...

Arrive le second confinement.

Mon grand-père qui souffrait de ne plus nous voir, ne vit plus non sa femme, et elle son mari, en quarantaine à une chambre d'écart. De guerre lasse, il semble que mon grand-père ait baissé les bras en laissant le virus l'attraper, le submerger, attendant je suppose de pouvoir revoir ses proches... Au moment de son dernier souffle, il a revu ses enfants un bref instant, ultime douceur dans l'agonie. Pourquoi ne pas les avoir revus les jours précédents, là où il pouvait encore parler ? Et durant lesquels il aurait dû être accompagné de notre amour ? Il est inacceptable qu'une personne se meure durant des jours, comme une flamme vacillante qui ne lutte même plus, sans sa femme, ses enfants, ses petits-enfants, ses amis, sans des mains qui l'étreignent, sans la chaleur humaine. Tout cela est infect, trop réel, un corps qui se meurt est toujours relié à un cœur en demande vitale d'amour. Aucun protocole sanitaire ne peut l'excuser. Comment tolérer une telle fin de vie, une telle solitude ?

Interrogeons-nous sur ce que signifie l'arrivée de la mort, sur ce qu'est la nécessité absolue de l'amour de ses proches dans les jours précédant le grand départ,

et faisons en sorte de trouver des solutions pour que la technique et le sanitaire ne l'emportent pas sur l'humain. Nous devons nous battre pour nos aînés qui ne peuvent faire porter leur voix.

Bien sûr, Eva ne méconnaît pas les « contraintes inhérentes à la gestion d'un collectif », les « nécessaires précautions à prendre. »

Faire entendre une demande permet de faire résonner la voix de ceux qu'on ne peut entendre.

C'est ainsi qu'Eva ayant rencontré la direction de la maison de retraite a réussi à assouplir les contraintes dont souffre madame Bizon, avec deux visites par semaine au lieu d'une... Est-ce assez ???

J'ai voulu, avec l'accord de frère Christian, partager ce texte de sa nièce, texte combien filial, combien humain. Dans nos familles et dans nos communautés, une telle chose peut arriver. Comment concilier une mort inévitable avec un minimum d'humanité pour la personne qui part et ceux qui voudraient l'assister.

Je profite pour redire à Christian toute notre affection et notre espérance chrétienne. Que son papa, parti dans ces conditions exceptionnellement difficiles, vive dans la Lumière de Dieu pour son premier Noël... ailleurs !

Louis Le Floch



Bernard Guillemand

décédé en juillet 2018, à 85 ans.

Son épouse Maryse Guillemand ayant reçu la lettre circulaire annuelle *Nouvelles de Saint-Gabriel* a bien voulu me remercier, en me faisant part du décès de son mari, il y deux ans.

Je transcris sa communication.

Bernard est né aux Essarts dans une fratrie de 10 enfants.

Après des études à Saint-Laurent-sur-Sèvre, il a enseigné en primaire à La Trinité-Saint-Joseph, à Mauléon, puis à Saint-Joseph aux Sables-d'Olonne. De 1956 à 1959, il a fait son service militaire à Saumur, puis en Algérie.

Il enseigne à Saint-Gatien, en classes de 3^e et de 4^e jusqu'en 1960. Il revient à Nantes et enseigne 32 ans à Saint-Félix toujours en classes de 3^e et 4^e : maths, sciences, techno.

C'était un prof très près de ses élèves prenant du temps pour ceux qui avaient des difficultés et avaient besoin d'un coup de pouce.

Entre-temps, il se marie avec Maryse, enseignante en primaire et devient père de trois enfants.

Il avait créé une association pour le développement d'un village de Côte-d'Ivoire (nous avons élevé un Ivoirien durant 12 ans).

Avec les enfants et nos amis, nombreux, nous continuons cette association qui lui tenait à cœur.

Merci à vous.»

Maryse Guillemand



Michel Batard

décédé à Nantes à 82 ans.

Michel fut un de nos camarades et de notre Institut autrefois.

Il enseigna à Pont-l'Abbé avant de devenir à Nantes, un des responsables de l'AFT (Association de formation des conducteurs-routiers).

Une notice sur sa vie professionnelle et sa vie associative a paru dans la lettre circulaire *Nouvelles de Saint-Gabriel*.



Tricentenaire de l'arrivée de la bienheureuse Marie-Louise de Jésus

à Saint-Laurent-sur-Sèvre

(6 juin 1720)

Le numéro 36 de juin 2020 vous a informés des journées d'octobre pour célébrer l'arrivée de Marie-Louise Trichet à Saint-Laurent, il y a trois cents ans. Quelques photos vont illustrer ce que fut la célébration du dimanche 11 octobre. À cette occasion, je tiens à publier l'excellente conférence du père Jean-Paul Russeil, vicaire général de Poitiers.

Jean-Paul qui, autrefois, fut juvéniste et qui fit l'année de premier cycle de formation à La Hillière, connaît bien la famille montfortaine et a écrit sur le père de Montfort à Poitiers. Aussi, les organisateurs ne pouvaient trouver mieux pour nous faire connaître Marie-Louise de Jésus, de sa naissance à son arrivée à Saint-Laurent. Le précédent numéro de notre bulletin, sous la plume du frère Bernard Guesdon, archiviste à Rome, nous avait raconté les circonstances de l'arrivée à Saint-Laurent, de la première Fille de la Sagesse.



Marie-Louise de Jésus

Marie-Louise arrive à Saint-Laurent-sur-Sèvre au début du mois de juin 1720. De quelle manière est-elle conduite à ce choix ?

Alors qu'elle se trouve à Poitiers en 1719, elle rencontre dans la rue Jacques Goudeau qu'elle connaît bien. Sur son conseil, elle décide d'écrire à madame de Bouillé dont la famille est connue à Poitiers : elle a grandi près de la cathédrale et son père fut maire de la cité (1690-1693). Madame de Bouillé prend contact avec l'un de ses proches, le marquis de Magnane. Avec l'accord de la paroisse de Saint-Laurent-sur-Sèvre, ils achètent la *Maison Longue*. Telles sont les premières personnes qui accompagnent Marie-Louise en ces temps de tâtonnements et de recherche de la volonté de Dieu. Le père de Montfort est mort épuisé depuis quatre ans. Cependant les démarches de Marie-Louise ne font pas l'économie des difficultés. Il lui a fallu recueillir l'assentiment de sa famille ainsi que l'accord de l'excellent évêque de Poitiers pendant trente ans, Mgr de La Poype de Vertrieu, sans oublier l'accord des responsables de l'Hôpital général ainsi que celui de l'intendant du Poitou. Pour éclairer son discernement, Marie-Louise a recueilli le conseil du père de La Tour. Réputé pour la sûreté de son jugement et ses compétences théologiques, ce jésuite fut le confesseur du père de Montfort à Poitiers. Elle consulte aussi son confesseur, un autre jésuite de la cité, connu pour sa prudence et son discernement

Comme l'écrit Charles Besnard, « Dieu se sert d'un homme simple » pour réaliser son dessein. Jacques Goudeau, en effet, ce tisserand (né à Parthenay) est fidèle disciple de Montfort ; à la demande du missionnaire, il assure à Montbernage l'animation de la prière et la récitation du chapelet les dimanches et jours de fête. C'est lui qui encourage Marie-Louise dans son projet. Ainsi, la mission du père de Montfort à Montbernage continue de porter du fruit quinze ans après. Comment pourrions-nous oublier que la petite-fille de Jacques Goudeau deviendra un jour Fille de la Sagesse avant d'être élue, en 1789, supérieure générale aux heures douloureuses de la Révolution française ?

Le pressentiment intérieur de Marie-Louise, voici trois siècles, invite à l'action de grâce et à l'émerveillement. Par appel et par grâce, elle est venue établir, auprès du père de Montfort, la maison commune de la congrégation naissante. Non pas à Poitiers, mais à Saint-Laurent-sur-Sèvre. Nul d'entre nous n'a la mesure de sa propre fidélité à l'appel de Dieu. L'appel entendu par Marie-Louise et sa fidélité ont porté du fruit en de nombreux pays, en diverses langues et cultures. Car la grâce de Dieu n'est jamais stérile (cf. I Co 15, 10). Pour éclairer le sens du départ à Saint-Laurent-sur-Sèvre, je voudrais retracer le chemin parcouru par Marie-Louise depuis Poitiers jusqu'à son départ pour La Rochelle.

I. Les racines poitevines de Marie-Louise :

« Dieu en fera de grandes choses. »

La ville de Poitiers compte alors vingt mille habitants environ. Elle est pourvue d'une université depuis 1430. Outre les artisans et commerçants des faubourgs et les miséreux des bas-quartiers, la ville se compose d'une bourgeoisie comprenant de nombreux hommes de loi et un clergé pléthorique (moines, chanoines, religieux de tous ordres ainsi que trois cents prêtres séculiers). C'est une ville de la contre-réforme catholique. À cette époque, la cité est encore enserrée dans ses murailles médiévales et l'accès se fait par cinq portes dont l'une est bien connue de la mémoire montfortaine : il s'agit du pont Joubert qui ouvre directement sur Montbernage, bas quartier aux marges de la cité, au-delà du Clain.

Marie-Louise Trichet naît le 7 mai 1684. Elle est baptisée le jour même en l'église Saint-Étienne, église située à quelques mètres au chevet de la collégiale Notre-Dame La Grande. De l'église Saint-Étienne, il reste aujourd'hui le témoignage de la porte d'entrée. Magnifique symbole qui rappelle que l'on entre dans l'Église par la porte du baptême, selon une

ou le patient chemin d'une fidélité créatrice

expression médiévale reprise par le concile Vatican II (cf LG 14). Le père de Marie-Louise, Julien Trichet, est originaire de Fontenay-le-Comte. Il étudie le droit à l'université de Poitiers. Ses parents lui achètent une charge de procureur au siège présidial de Poitiers. C'est un homme bon, honnête et rigoureux. Les racines familiales de sa mère, Françoise Lecoq, sont normandes. C'est une femme vive, énergique et solide. Tous les deux se marient dans la petite église Saint-Germain le 2 août 1678. Ils ont huit enfants et Marie-Louise est la quatrième. Si la famille Trichet appartient à la bourgeoisie poitevine de la fin du XVII^e siècle, elle connaît cependant une aisance relative et n'aura jamais pignon sur rue. Elle déménage souvent car la famille s'agrandit et connaît des difficultés financières. Elle change donc plusieurs fois de quartier et de paroisse : Saint-Jean-de-Montierneuf, Saint-Cybard, Saint-Étienne ou encore Saint-Savin, paroisse toute proche de la cathédrale où va régulièrement Marie-Louise. Les enfants reçoivent des parents Trichet une éducation humaine et chrétienne dans une ambiance de tendresse et de foi. Cependant, les épreuves jalonnent son enfance : la mort d'un petit frère de dix-huit mois et celle d'une sœur de huit ans. À travers déménagements et décès, elle mûrit en faisant l'expérience des déracinements et des ruptures.

Marie-Louise adopte un comportement discret. Vers l'âge

de sept ans et jusqu'à treize ans, elle fréquente l'école des Filles de Notre-Dame, rue des Basses-Treilles (actuellement rue de la Marne). Elle apprend ce qu'une jeune fille de son milieu doit savoir à cette époque. Il arrive à Madame Trichet de paraître agacée devant Marie-Louise, tandis que son père lui fait confiance. Ainsi, répond-il à son épouse en plusieurs occasions : « Vous vous trompez et Dieu en fera de grandes choses. ». Au fil des années, Marie-Louise développe mesure et simplicité, droiture et douceur. Son désir de devenir religieuse fait son chemin comme le laisse entendre le propos de son frère Alexis : « Il faut, ma chère sœur, que vous soyez une Scholastique et moi un Benoît » (Besnard). Elle envisage quelques essais avant d'entrer chez les chanoinesses de Saint-Augustin de Châtelleraut. Mais elle n'y reste pas longtemps en raison d'une maladie. Selon l'interprétation de son biographe, *comme Dieu avait d'autres desseins sur elle, il ne permit pas qu'elle vînt à bout de se fixer en aucune autre communauté cloîtrée.* (Besnard)



2. Marie-Louise rencontre le père de Montfort :

« Tu deviendras folle comme lui. »

Un jour, Elisabeth, la sœur de Marie-Louise, se rend à l'église de Sainte-Austrégisile (située dans l'enceinte de l'abbaye Sainte-Croix). Elle revient enthousiasmée du sermon du prédicateur. Il s'agit d'un jeune prêtre, Louis-Marie Grignon de Montfort. « Elle fut si touchée du sermon de cet homme de Dieu, qu'elle n'eut rien de plus pressé dès qu'elle fut de retour à la maison que de raconter à sa sœur ce qu'elle avait entendu. *Oh ma sœur, si vous saviez le beau sermon que je viens d'entendre, jamais de ma vie je n'ai rien entendu de si pathétique et de si touchant ; le prédicateur est un saint !* (Besnard) Alors Marie-Louise décide d'aller se confesser à lui et de lui dire son désir d'être religieuse. Elle a dix-sept ans. Dès le lendemain, elle va le voir à l'Hôpital général. D'emblée, Montfort lui demande quelle est la personne qui l'a envoyée. *Un peu interdite, elle lui dit : "Monsieur, c'est ma sœur". "Non, lui dit le confesseur inspiré – non, ma fille, ce n'est point votre sœur qui vous a dit de venir ici, c'est la sainte Vierge qui vous a envoyée vous confesser à moi".* (Besnard) Dès après, Marie-Louise se met sous la direction de ce jeune

prêtre. Elle s'oriente peu à peu vers le projet « qu'il s'était formé d'une congrégation de filles qu'il voulait dédier à la sagesse du Verbe incarné, pour confondre la fausse sagesse des gens du monde, en établissant la folie de l'Évangile parmi elles. » (J. Grandet). Pour l'heure, Marie-Louise suit les retraites prêchées par Montfort à l'hôpital ou dans les faubourgs ; elle fréquente la petite association de filles – déshéritées, infirmes, boiteuses, aveugles – qu'il a fondée à l'hôpital. Les relations avec sa mère demeurent tendues. Elle lui reproche de fréquenter ce prêtre. C'est ainsi qu'elle apostrophe sa fille : « Tu deviendras folle comme lui ». (Besnard). Avec le recul du temps, la formule s'avère une parole prophétique.

Un jour, le père de Montfort suggère à Marie-Louise d'aller demeurer à l'hôpital. Elle reçoit cette proposition comme conforme à la volonté de Dieu. Cependant, les administrateurs de l'hôpital lui font savoir qu'ils n'ont pas besoin de nouvelles gouvernantes. Elle ne se tient pas pour battue. Elle revient vers l'évêque qui préside le conseil d'administration : « Eh bien, Monseigneur – lui dit-elle avec une humble hardiesse – ces messieurs ne veulent pas me recevoir comme gouvernante, peut-être ne me refuseront-ils pas en qualité de pauvre, et si vous le voulez bien par bonté pour moi me charger d'une lettre de votre part, je suis sûre que j'y entrerai. » (Besnard). Devant une telle détermination, les administrateurs la reçoivent en qualité de pauvre. Elle acquiert un savoir-faire en matière d'économat et d'organisation ainsi qu'un savoir-

être auprès des pauvres de l'hôpital. Le père de Montfort l'agrège alors à la petite association de « la Sagesse ». Elle se lie d'amitié avec Marie et Catherine Brunet. Marie-Louise a dix-neuf ans.

L'entrée dans l'association de « la Sagesse » fait jaser en ville. Comment la fille d'un procureur peut-elle vivre au rang des pauvres de l'hôpital ? Quelques temps après, le père de Montfort propose à Marie-Louise de changer d'habit. Elle accepte avec le consentement de sa mère. C'est ainsi qu'il fait faire l'habit, le bénit et lui remet le 2 février 1703 à l'Hôpital général. Elle reçoit le nom de Marie-Louise de Jésus. Les méthodes du père de Montfort sont connues, ainsi lui demande-t-il d'aller faire un tour dans la ville. Les gens du quartier sont stupéfaits de cette métamorphose et sa mère est proche de l'évanouissement en voyant Marie-Louise habillée de cette manière. Comment ne pas se rappeler ici la parole de l'Évangile : « Celui qui fait la volonté de mon Père est pour moi un frère, une sœur, une mère. » (Mt 12, 50). Montfort la conforte sur le chemin de la suite du Christ et il se montre ferme avec sa mère : « Votre fille, madame ! Non, non elle n'est plus à vous, elle est à Dieu. » (Besnard).

Le père de Montfort quitte l'Hôpital général devant les difficultés et oppositions rencontrées. Il a recueilli préalablement l'avis de sœur Marie-Louise de Jésus. Elle va demeurer seule pendant dix ans ! Admirable fidélité. « Elle n'avait plus M. de Montfort pour la soutenir dans ses traverses, pour l'encourager dans ses

peines, pour la guider dans ses entreprises, et la tranquilliser dans ses incertitudes. » (Besnard). En quittant l'hôpital, Montfort lui avait enjoint de ne pas quitter ce lieu pendant dix ans. Il ajoute : « Quand l'établissement des Filles de la Sagesse ne se ferait qu'au bout de ce terme, Dieu serait satisfait et ses desseins sur vous seraient accomplis. » (Besnard). Il est aisé de comprendre l'inquiétude de Marie-Louise. Le père de Montfort ne lui précise pas ses intentions de retour. Elle est seule Fille de la Sagesse dans l'hôpital à servir les pauvres.

Marie-Louise traverse la nuit. Elle prend conseil auprès du père Cacault. Elle envisage de rejoindre les Filles de la charité du calvaire, mais Montfort répond négativement ; elle envisage le carmel, mais elle renonce après avis de la prieure. À la fin de l'hiver 1713, le père de Montfort passe une journée à Poitiers. Il rencontre longuement Marie-Louise qui a beaucoup mûri. Il est marqué par sa fidélité. Cette même journée, Catherine Brunet rejoint Marie-Louise. Montfort donne l'autorisation pour la prise d'habit qui a lieu le 8 décembre 1714, fête de l'Immaculée Conception. Désormais, Marie-Louise n'est plus seule Fille de la Sagesse



3. Le départ pour La Rochelle :

« Si on ne hasarde quelque chose pour Dieu, on ne fait rien pour lui. »

Marie-Louise est née en haut de la ville, sur le « plateau », tandis que sa vocation se révèle dans les bas de la ville, à l'Hôpital général. C'est dire le chemin parcouru par Marie-Louise tant les différences sociales sont alors marquées entre le haut de la ville et les bas quartiers. Dans sa chair, elle manifeste désormais le visage d'une Église « en sortie » (pape François). À l'école de Montfort, il lui faut maintenant poursuivre la route.

Évêque de La Rochelle, Mgr de Champflour a reçu de manière providentielle le père de Montfort pour un nouveau projet. Montfort porte un intérêt particulier aux petites écoles qu'il voit comme le prolongement de ses missions. C'est ainsi qu'il écrit à Marie-Louise Trichet et à Catherine Brunet :

Monseigneur de La Rochelle, à qui j'ai plusieurs fois parlé de vous et de vos desseins, trouve à propos que vous veniez ici pour commencer l'ouvrage tant désiré. Vous faites, il est vrai, de grands biens dans votre pays, mais vous en ferez de bien plus grands dans un pays étranger ; et nous remarquons depuis Abraham jusqu'à Jésus-Christ, et, depuis J.-C. jusqu'à nous, Dieu a retiré de leurs pays ses plus grands serviteurs parce que, comme le dit notre Seigneur lui-même, personne n'est prophète en son pays. Je sais que vous aurez des difficultés à vaincre ; mais il faut qu'une entreprise aussi glorieuse à

Dieu et aussi salutaire au prochain soit parsemée d'épines et de croix. Et si on hasarde quelque chose pour Dieu, on ne fait rien de grand pour lui. » (Lettre 27 – début 1715).

Cette lettre est tissée de réalisme humain et de sagesse spirituelle. Montfort fait référence à la figure biblique d'Abraham et à la parole de Jésus qui savait d'expérience que nul n'est prophète en son pays (cf Lc 4, 24). Le message est d'actualité : « Si on ne hasarde quelque chose pour Dieu, on ne fait rien de grand pour lui. »

Le plus grand risque aujourd'hui est probablement celui de n'en prendre aucun. À Poitiers, Marie-Louise reçoit la grâce du baptême qu'elle fait fructifier tout au long de sa vie ; elle rencontre un homme providentiel, homme libre livré au souffle de l'Esprit et marqué par la brûlure de l'apôtre ; à Poitiers, Montfort atteste que l'histoire progresse par les marges de la cité tandis que Marie-Louise accepte de tâtonner et d'avancer dans la

fidélité aux conseils reçus ; elle ouvre le chemin aux Filles de la Sagesse. À Saint-Laurent-sur-Sèvre, elle poursuit sa course dans une fidélité créatrice et contribue à la naissance de la famille montfortaine.

En ce tricentenaire, le plus important n'est pas le nombre d'années passées. Il est de savoir s'il y a du souffle en nous pour l'avenir, et donc de l'audace... Nous n'avons pas à vivre de nostalgie. Nous avons à devenir les passeurs d'une mémoire vive, porteuse d'avenir et d'espérance (cf. Jr 29, 11). Nous avons à risquer par amour. Que le souffle de l'Esprit Saint surabonde en vous, qu'il éclaire votre route et qu'il guide vos pas !

**Père Jean-Paul Russeil,
Vicaire général de Poitiers**



FAMILLE MONTFORTAINE

Vendredi 9 octobre
Centre Spirituel Sagres
20h00 à 22h30

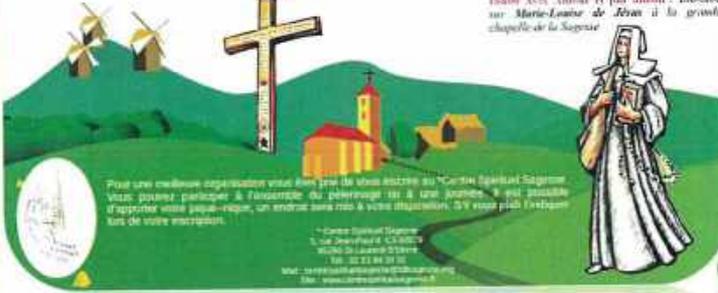
Présentation de la bienheureuse Marie-Louise de Jésus, première disciple de Montfort et enseignante des Filles de la Sagesse

Samedi 10 octobre
Centre Spirituel Sagres
16h00 à 17h30

Sur les pas de Marie-Louise : visite de deux lieux : Montfort-Lempdes, Chateaufort, Chapelle des Fondateurs, Chapelle de la Sagesse, Eucharistie à 16h30 sur les tombes à la Basilique

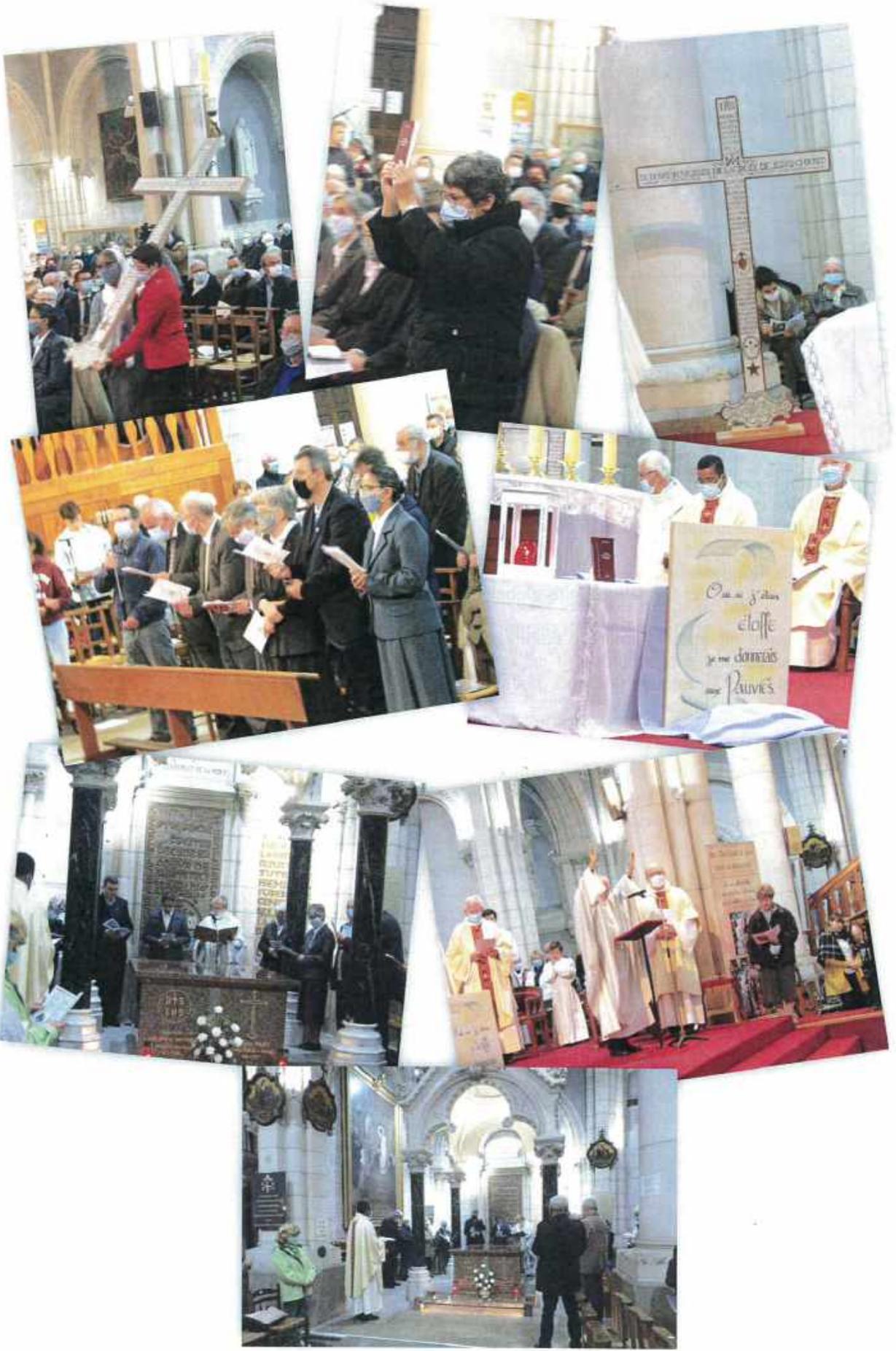
Dimanche 11 octobre

10h30 : Eucharistie solennelle à la Basilique présidée par Mgr Anselin, évêque du diocèse de Lagny
15h00 : Conférence de Pâques à St-Laurent par le Père Jean-Paul Rousseau, évêque de Poitiers et St-Marie-Laure-Paillet, abbé de la Chapelle de la Sagesse
16h00 Avec Amour et pas amour : Eucriste sur Marie-Louise de Jésus à la grande chapelle de la Sagesse



Pèlerinage
avec la
bienheureuse
Marie-Louise de Jésus
Célébration du
tricentenaire
de son arrivée à
Saint-Laurent-sur-Sèvre





À PROPOS DE NOËL *confiné*

COMMENT PRÉPARER LA CRÈCHE DE NOËL

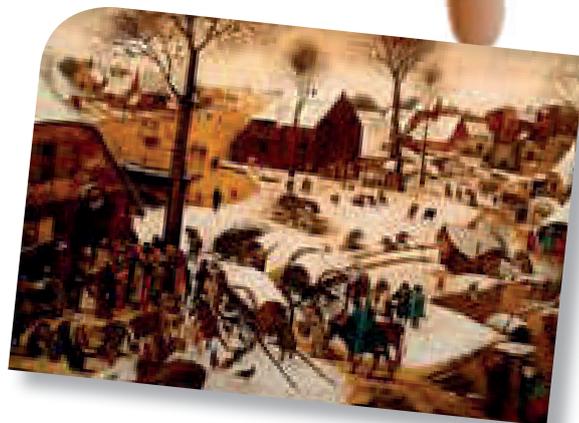


- 1 - Le nombre de bergers est limité à 6. Ils devront porter des masques et respecter la distanciation sociale.
- 2 - Joseph, Marie et l'enfant Jésus pourront être présents parce que ce sont les occupants habituels de la crèche.
- 3 - Le boeuf et l'âne devront avoir une attestation du ministère de l'Agriculture.
- 4 - Les Rois mages devront avoir une attestation de test de Covid-19 négatif ou être mis en isolation durant 14 jours parce qu'ils viennent de pays étrangers.
- 5 - Les moutons devront être désinfectés au gel hydroalcoolique.
- 6 - L'ange de Noël ne pourra pas être présent car ses ailes produisent un effet aérosol qui peut diffuser le virus.
- 7 - Aucun berger de plus de 65 ans ne pourra être présent.
- 8 - La chorale sera réduite à un seul chanteur pour limiter les risques.
- 9 - Tous les participants non essentiels doivent s'abstenir de venir (sauf en visioconférence).
- 10 - Si nécessaire, Ponce Pilate expliquera comment se laver les mains.

C'EST NOËL *(plus sérieusement)*

À mon avis, Dieu avait une sorte de jalousie. Depuis la création du monde, il voyait tous ces enfants venir au monde. Il devait en garder une sorte de complexe. Dieu, lui, n'avait jamais su ce que c'est de naître, il ne savait pas ce que c'est de commencer, d'ouvrir les yeux pour la

première fois. Il ne savait pas ce que cela voulait dire grandir. Il n'avait jamais connu de commencement. Dieu avait tout créé, mais il ne l'avait jamais vécu, il ne l'avait jamais éprouvé, il n'avait encore jamais donné un baiser, ni reçu une poignée



de main. Dieu ne s'était encore jamais jeté dans des bras. Il en rêvait. Il l'a fait. Il le fait. C'est Noël.

Jean Debruyne

Pandémie, confinement..

quelques réflexions

par Jean-François Poirier

La décision de fermer les lieux de culte le 3 novembre et les réactions que cette décision a engendrées m'ont inspiré quelques réflexions.

Depuis le déconfinement de mai, les assemblées eucharistiques se sont tenues sans problèmes dans le respect le plus strict des règles sanitaires. Et à ma connaissance, aucun cluster n'est apparu dans ces assemblées. Alors pourquoi ce qui a été efficace pendant plusieurs mois est subitement obsolète ? Et je comprends l'action de recours auprès du Conseil d'État. Mais les décisions gouvernementales sont là. On peut les regretter, on peut les contester mais l'incompréhension doit-elle obligatoirement engendrer la rébellion ?

Et là, j'ai envie de pousser « un coup de gueule » contre ces « croyants » qui se sont exhibés les jours précédents. Leurs arguments me semblent plus sectaires que divins, plus près de « mon égo » que de la Parole.

Bien entendu, l'Eucharistie est un acte essentiel et vitalisant pour nous, croyants. Mais cette présence physique du Christ en nous est-elle indispensable à notre vie de chrétiens, à notre vie de foi, à notre vie d'enfants divins ? Nous sommes « temples de l'Esprit » (1 Co 6/19), temple de Dieu. Jésus a dit : « L'homme ne vivra pas de pain seulement, mais de toute parole qui sort de la bouche de

Dieu. » (Mt 4/4). Si le confinement ne nous permet pas de recevoir physiquement le corps du Christ, il ne nous interdit pas d'écouter, de déguster la Parole. Je me pose la question de savoir ce qu'est la foi au Christ si elle s'étiolle et risque de disparaître parce que nous ne pouvons pas assister à la messe pendant quelque temps. Comment font nos frères chrétiens persécutés, déportés, dans les pays en guerre ?

Et je suis resté tout esbaudi quand j'ai entendu une mère de famille rapporter que son enfant de quatre ans avait dit : « La messe à la télé, c'est nul. » Je pense que nous avons là un futur théologien, exégète et Père de l'Église. Augustin, Jean Chrysostome et Jérôme, réjouissez-vous, la relève est assurée !

Autant je trouve légitime un recours auprès du Conseil d'État, autant je trouve navrant ces exhibitions sur les parvis d'églises. Nous ne sommes pas les seuls à ne pas pouvoir nous réunir. Au lieu de brailler, partageons la souffrance des plus pauvres, des plus démunis, des plus faibles que nous et écoutons la Parole plutôt que nos habitudes.

Si nous ne pouvons pas – provisoirement – renouveler la Cène (« Faites ceci en mémoire de moi »), on peut en toute quiétude et sécurité vivre la Parole de Jésus : « Entre dans ta chambre, prie le Père... » (Mt 6/5-6) ou encore

« Quand deux ou trois sont réunis en mon nom... » (Mt 18/20).

La bonté, la tendresse, l'amour de notre Dieu ne peut pas nous manquer parce que nos églises sont fermées. Profitons-en pour ouvrir davantage notre cœur et tendre vers Lui nos mains de mendiants d'amour.

Jef - Longèves, le 18/11/2020

Je remercie Jean-François pour ce texte très intéressant auquel j'adhère. Il est daté. Le Conseil d'État, suite à la demande de la Conférence épiscopale de France a adouci les contraintes sanitaires pour les célébrations. C'est juste. Il l'a fait à la demande de l'Église et non pour répondre à quelques excités devant les cathédrales. excitation, il faut le dire, peu appréciée par les évêques (à part deux ou trois), et sans doute plus politisée qu'on l'a dit. Le texte de Jean-François rejoint la pensée de beaucoup d'évêques qui se sont émus devant ces « manifs », comme l'archevêque de Poitiers ou l'évêque de Luçon, entre autres. L'Évangile dépasse les célébrations.

VOUS AVEZ DIT

LYMPHŒDÈME ?

Le texte qui suit vient aussi de Longèves. Il est inhabituel dans notre bulletin, mais il a aussi sa place dans nos pages d'expressions libres. Et il dit à peu près la même chose que le texte de Jean-François, dans un tout autre domaine. Son épouse Arlette parle de son engagement, une façon de « vivre l'Évangile ».

Après une opération du sein, on m'a conseillé une cure pour le lymphœdème. Que voilà un gros mot ! Que cache-t-il ?

J'en ai vu les effets en cure. C'est ce qu'on appelle « le gros bras » ou « la grosse jambe ». Ces manifestations apparaissent souvent après une opération qui a détruit des ganglions lymphatiques, ce qui perturbe la circulation de la lymphe qui, alors, s'accumule dans les tissus et provoque cet œdème. Une fois installé, le lymphœdème ne disparaît plus. Il peut être contenu mais sera toujours présent.

Cette réalité m'a fortement interpellée et j'ai eu l'occasion de rencontrer des personnes qui m'ont guidée pour éviter l'apparition de cet œdème grâce à des exercices, du kiné et des aides comme des manchons ou du Moby derme.

Et je me suis dit « Et les autres » ? Ceux et celles qui ne savent que faire ?

Membre de l'association AVML (Association Vivre Mieux le Lymphœdème) j'ai proposé au CA (siège à Montpellier) de créer une

antenne en Vendée pour informer et aider ceux et surtout celles qui sont susceptibles de développer cette maladie.

C'est ainsi que je me suis trouvée « embarquée » à rechercher des compétences : oncologues, angiologues, kinés, orthésistes, pharmaciens, infirmières sur le département.

Les contacts ont été fructueux et un certain nombre de ces professionnels se sont montrés fort intéressés.

Par ailleurs, il a fallu trouver un local où l'on pourrait recevoir les personnes désireuses de parler et de s'informer. Après quelques péripéties, c'est fait !

La présence au forum des associations fut un succès et l'antenne AVML Vendée est officiellement créée !

Cela prend beaucoup de temps mais je pense que ce sera bénéfique pour ceux et celles qui sont souvent démunis devant cette maladie. D'ailleurs les contacts ont déjà commencé !

Être utile aux autres, c'est peut-être ça « vivre l'Évangile ».

Arlette Poirier

Une autre façon de vivre l'Évangile

par Michèle David

Michèle m'avait fait part en mai d'un souvenir de la fête de Pâques. Par manque de place, son article n'avait pu être publié alors. Mais je tiens à ce qu'il soit connu, car c'est intéressant et exemplaire.

Cette année, la fête de Pâques s'est déroulée pour tous d'une façon inhabituelle du fait du confinement sanitaire. À la maison cela a été un moment de partage inattendu.



À l'Hermitage, j'habite avec Narè et Narek, un jeune couple arménien depuis un an et demi et aussi Mary, leur petite fille de 10 mois, maintenant. Narè et Narek sont chrétiens orthodoxes et Narè a tenu à me faire partager leurs traditions autour de cette fête.

Le samedi soir, à 18 h, Narè a dressé une superbe table avec une nappe rouge, un vase de fleurs du jardin, des œufs

colorés, un saladier de riz aux fruits secs : abricots, pruneaux, raisins secs, de la brioche, des chocolats bien sûr et une bonne bouteille.

Puis Narè s'est éclipsée un moment avec sa fille et est revenue avec habits de fête, maquillage, sourire et gentillesse.

Avant de commencer le repas, Narè m'a demandé de prier le *Notre Père* avec eux. On a dit le *Notre Père* en arménien puis ils ont écouté le *Notre Père* en français. Enfin, nous avons fait honneur au repas. Narè m'a dit qu'on pouvait manger dix ourses jour-là : on n'est jamais malade le jour de Pâques !

Le lendemain midi, repas français.

Comment rendre grâce ? En chantant ! J'avais remarqué lors d'une précédente fête que Narè mémorisait avec beaucoup de facilité le chant de louange. Et voilà que, texte en mains, nous avons chanté :

*Louange et gloire à ton nom ! Alléluia,
Alléluia !*

*Seigneur Dieu de l'univers ! Alléluia,
Alléluia !*

*Gloire à Dieu ! Gloire à Dieu ! Au plus
haut des cieux !*

Un jour de Pâques inédit dans ma vie lors d'un confinement sanitaire.



Mon église vide

Cœur à cœur

dans mon église déserte

2020 a été une année de confinement.

2021 risque aussi de l'être au début. Notre ami associé Victor Lemoine témoigne.

Nous le remercions de ce texte, riche de sens Mon église vide - cœur à cœur dans mon église déserte.

Merci, Victor, vivons d'espérance... Que le virus disparaisse

et que nos églises retrouvent des priants pour des cœurs

à cœurs dans des églises... sans jauge

et sans masque et sans distanciation

comme dans celle de Domalain !

Nous avons vécu un temps où les journées semblaient bien longues... J'avais pris l'habitude d'une courte promenade quotidienne, puisque cela m'était autorisé. Ma sortie me conduisait vers l'église. Je savais la porte ouverte. Alors, j'entrais.

Chaque fois, j'étais surpris par l'immensité de la nef vide, froide. Par le silence pesant, à la limite angoissant. Il y avait quand même eu des moments durant lesquels la grande église avait connu la foule, la vie, le bruit, les chants... J'essayais de les imaginer... Je ne les retrouvais pas.

Et pourtant ! elle

avait bien connu les eucharisties dominicales, des mariages, des baptêmes, des sépultures...

Des moments de vie, de liesse, d'émotions. Et là, d'un seul coup, c'était le vide et le silence.

NON ! Pas vraiment. Une petite lampe rouge veillait, me disant que le Seigneur, lui, n'avait pas déserté.

Qu'il était toujours là, lui !

Nous étions deux. Nous étions seuls. Alors, spontanément, je me suis mis à LE prier. J'avais conscience de représenter TOUTES les personnes qui, habituellement, venaient le rencontrer, lui parler, le prier. TOUTES les personnes qui, maintenant, étaient absentes. Qui, maintenant, avaient déserté !

J'ai prié le Seigneur pour celles et ceux qui, pour toutes sortes de raisons, ne savaient pas prier, n'avaient pas le temps de prier, ne voulaient plus prier... Je l'ai prié pour tout le personnel soignant, ces samaritains des temps modernes, qui étaient en train de donner leurs forces, leur vie, à leurs frères...

Eux offraient au Seigneur la plus belle des prières.

Tous les jours je me suis arrêté dans la grande église vide. Et, tous les jours, j'ai prié pour toutes les personnes empêchées de le faire. Une question me hantait. Et après ? Qu'en sera-t-il ? Les bancs se rempliront-ils vraiment à nouveau ?...

Victor Lemoine